

## Hella Winston, *Unchosen. The Hidden Lives of Hasidic Rebels*

Boston, Beacon Press, 2006, XXVII + 185 p.

Jacques Gutwirth

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/7572>

DOI : 10.4000/assr.7572

ISSN : 1777-5825

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2007

Pagination : 97-251

ISBN : 978-2-7132-2143-9

ISSN : 0335-5985

### Référence électronique

Jacques Gutwirth, « Hella Winston, *Unchosen. The Hidden Lives of Hasidic Rebels* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 138 | avril - juin 2007, document 138-99, mis en ligne le 17 septembre 2007, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/7572> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.7572>

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

---

# Hella Winston, *Unchosen. The Hidden Lives of Hasidic Rebels*

Boston, Beacon Press, 2006, XXVII + 185 p.

Jacques Gutwirth

---

- 1 Voici un livre fascinant car il traite de manière très démonstrative d'un thème encore fort peu abordé et quelque peu mystérieux jusqu'ici : la déviance et la rébellion en milieu hassidique aujourd'hui. L'auteure apporte sur cette question une chronique savoureuse et pleine d'observations et d'analyses suggestives.
- 2 Au départ, Hella Winston voulait enquêter sur le hassidisme en tant que tel, non pas celui de Loubavitch qui, du fait de ses activités missionnaires, est d'un abord plutôt aisé, mais plus précisément sur celui de Satmar, particulièrement traditionaliste et fermé. Or, dès ses premiers contacts avec des jeunes femmes Satmar, elle découvre que ces habitantes de la vibrante mégapole new-yorkaise manquent totalement de familiarité avec le milieu environnant. Il leur est interdit de regarder la télévision, d'aller au cinéma, de lire des livres ou des journaux profanes, d'écouter de la musique séculière, de s'intéresser aux activités sportives, d'utiliser internet à des fins non directement utiles, d'étudier à l'université, de conduire une voiture... Pourtant chez Suri, sa première hôtesse, elle découvre que l'obéissance aux multiples interdits n'est pas évidente. Ainsi Suri cache aux yeux de ses visiteurs, une photo de mariage de sa fille Chane, qui pose une main sur l'épaule de son mari, geste trop intime selon les normes communautaires. Elle cèle aussi les livres de psychologie appartenant à celle-ci, de crainte qu'on ne la juge excessivement « moderne ». Un tel étiquetage pourrait fracasser le mariage de ses autres enfants ; en effet, la curiosité pour le monde profane est perçue par la majorité des fidèles comme un indice de corruption morale. Or les mariages sont ordonnancés par des marieurs qui rassemblent des informations sur les deux partis à unir : donc, protéger sa réputation est essentiel. On découvre ici un aspect important des difficultés des « déviants » au sein de leurs familles effarouchées par les conséquences néfastes de leurs conduites.
- 3 L'auteure, désormais, va plutôt s'intéresser aux déviances et à la contestation en milieu hassidique. Une enquête participante a permis à Hella Winston de rencontrer près de

soixante « rebelles » et de conduire avec eux de nombreux entretiens, souvent très fouillés. On perçoit bien la manière dont ceux-ci se comportent au milieu de tourments et de difficultés, ainsi que les réactions de leurs parents, frères et sœurs, époux et épouses. Elle conte en détail l'itinéraire de divers déviants, hommes et femmes appartenant tout autant à des communautés ultra-traditionalistes, principalement Satmar à Williamsburg, qu'à Loubavitch (nommée aussi Habad), communauté en principe plus ouverte et indulgente du fait de ses activités missionnaires.

- 4 Voici Yossi, que l'auteur suit longuement et dont elle nous parle dans plusieurs chapitres : jeune homme déjà divorcé, il réside à Boro Park, quartier où résident diverses communautés hassidiques, où, en principe, on est moins strict qu'à Williamsburg. Saisi par son non-conformisme il décide brusquement de faire raser sa barbe et ses papillotes par un coiffeur quelque peu perplexe. Yossi compte en effet se rendre à une soirée à Manhattan, organisée par des yiddishistes laïques (gens qui entendent préserver la langue yiddish). Il espère être bien reçu car, après tout, il est de langue maternelle yiddish et a grandi au cœur de l'une des rares cultures dans le monde fondée sur cette langue. Il est certes bien accueilli, mais personne n'évoque l'éventualité d'un travail ou ne lui offre l'hospitalité pour la nuit. Yossi ne sait pas encore, comme souvent parmi ces déviants, qu'il existe des lieux d'accueil où il rencontrera des pairs. Il doit donc réintégrer le domicile parental où sa nouvelle apparence suscite le scandale. Ses proches l'obligent à se barricader dans l'appartement pour ne pas être vu par les hassidim du quartier tant que sa barbe n'aura pas repoussé. Yossi se trouve aussi confronté à la nécessité d'un métier. Il avait espéré devenir traducteur de textes en hébreu et en yiddish mais sa connaissance de l'anglais – fort peu enseigné et pratiqué dans son école hassidique – est si rudimentaire que ce type d'activité s'avère impraticable.
- 5 Voici Dini, une jeune femme. On la voit arriver dans un bar vêtue selon les normes hassidiques : longue jupe foncée, pull à longues manches, perruque blonde couvrant sa chevelure (en principe rasée ou coupée court). Elle se rend aux toilettes et en ressort en jeans étroits, débardeur sans manches, sa chevelure noire flottante. Dini a été élevée à Williamsburg ; elle est l'aînée d'une famille de dix enfants et, c'est une clé de diverses rébellions, elle a depuis la toute petite enfance posé des questions sur tout, notamment sur les interdits qui, par exemple l'empêchaient, dès l'adolescence, d'être assise à l'avant d'une voiture, à côté du conducteur mâle. Elle évoque aussi devant l'auteur un thème scabreux : elle n'a évidemment jamais dit à personne qu'il lui arrivait de se masturber. Il s'agit d'un tabou, mais elle soutient qu'il n'y a pas d'interdit explicite dans la Torah, alors que pour les garçons, la « déperdition de semence » est un péché majeur. À sa surprise, son mari, épousé selon le mode déjà évoqué, se révèle lui aussi plutôt moderne. Ils vont au cinéma et achètent une télévision et un magnétoscope qu'ils ramènent dissimulés dans un sac-poubelle. Et elle a découvert les richesses d'internet, péché récent d'une liste qui s'allonge sans cesse. Dini explore le monde sur le web, s'intéresse aux autres religions et découvre petit à petit qu'il y a des hassidim « blogueurs », qui critiquent leurs communautés et mènent une double vie « en ligne ». Elle dialogue même avec des jeunes femmes musulmanes qui, par exemple, bataillent avec leurs parents quant à leur manière de se vêtir, etc. Finalement son mari ayant trouvé un travail à Queens, ils déménagent dans ce quartier où le regard des autres hassidim est beaucoup plus facile à esquiver... notamment pour regarder la télévision, sans couvrir la fenêtre d'un tissu protecteur, dissimulant cette activité « illicite ». Il était temps de quitter Williamsburg car les autorités de l'école hassidique, mises au

courant de son non-conformisme, comptaient refuser l'inscription scolaire de son fils. Pour Dini, toujours croyante, le Dieu dont elle craignait le courroux est désormais un Dieu amical, patient et compréhensif.

- 6 Voici une réception avec barbecue dans une cour aride à la périphérie de Boro Park. Ici se retrouvent des jeunes gens en tenue traditionnelle et d'autres d'aspect plus moderne, certains même sans barbe et la tête découverte. Le public bigarré se retrouve en ce lieu grâce au bouche à oreille. Chaïm, un célibataire, qui organise ces raouts en été, accueille toute l'année dans son appartement des hassidim, souvent mariés et pères de famille, qui ne supportent pas la manière de vivre imposée dans leur communauté. Chaim, qui reste fidèle observant, offre depuis près de vingt ans son hospitalité à tous ceux qui cherchent des contacts avec le monde et la culture non hassidique, ainsi qu'un lieu où ils peuvent souffler et trouver une camaraderie avec des semblables. Selon l'auteur, ce lieu fonctionne surtout comme soupape de sécurité, allégeant la pression du système, sans que le mode de vie des hassidim participants ne change radicalement.
- 7 Mais voici la contrepartie féminine du lieu ci-dessus. Malkie Schwartz, l'aînée de neuf enfants est née et a été élevée au sein de la communauté Loubavitch de Crown Heights à Brooklyn. Ses parents, comme nombre d'adeptes de cette communauté, n'étaient pas religieux, mais ils sont devenus des hassidim dans les années 1970. Malkie fut d'abord une fervente adepte et, comme la plupart des fidèles, elle vénérât le rébbe, le leader charismatique du mouvement. Excellente élève, on l'envoie au séminaire féminin du mouvement en Israël pour qu'elle puisse y approfondir ses capacités aux tâches missionnaires (parmi les juifs), activité primordiale de Loubavitch. Mais en Israël, loin de l'insularité de Crown Heights, elle commence à douter. Par exemple, pourquoi doit-elle accepter l'avis du rébbe selon qui elle-même, et d'autres jeunes adeptes des deux sexes, ne doivent pas faire d'études supérieures, alors que lui-même – cas exceptionnel parmi les leaders hassidiques – a obtenu (avant la Seconde Guerre mondiale) un diplôme d'ingénieur en Sorbonne ? Elle décide d'étudier la philosophie et la littérature et de découvrir le monde. Elle quitte Brooklyn pour Manhattan où sa grand-mère non religieuse l'accueille. Elle perçoit les manières et les façons de vivre du monde extérieur, à la manière d'une ethnologue. Ainsi, très souvent en salle de cours à Hunter College (section de l'université de la ville de New York), elle se sentait plus étrangère que ses camarades récemment immigrés de Russie ou du Sénégal. Mais petit à petit elle s'adapte. Malkie reçoit un coup de fil d'une jeune femme d'une autre communauté hassidique qui ayant eu vent de son aventure, cherche aussi à se dégager de son milieu. Malkie, après réflexion, décide de réaliser une « maison Habad » d'un autre type, qui pourrait accueillir des hassidim en recherche. On rappelle que les véritables maisons Habad offrent à l'inverse un accueil pour amener jeunes gens et jeunes filles au hassidisme. Chez Malkie il ne s'agit pas de recruter mais d'offrir un soutien et des conseils aux déviants en difficulté, de leur trouver du travail, des enseignements et l'accès à la culture de la société séculière. En ce lieu, Malkie entend des récits troublants d'abus sexuels, qui font surface au fur et à mesure que les visiteurs se sentent plus à l'aise pour parler de leur vie. Ainsi Motti, trente ans, hassid de Satmar, qui a découvert le monde dont il ignorait tout grâce à une minuscule radio. Jusque-là il n'avait raconté à personne comment des hommes plus âgés le caressaient et le tripotaient au bain rituel, *mikve*, là où les hassidim sont censés se purifier... Certes, le livre n'offre aucun autre témoignage analogue, par contre les tentatives de séduction masculine envers des jeunes femmes hassidiques sont mentionnées plus fréquemment. Motti tente de sortir du milieu traditionnel, mais il est fort handicapé par sa très

médiocre connaissance de l'anglais et il ne connaît personne en dehors de la communauté à Brooklyn. Après des années difficiles, il a pu prendre contact avec Malkie qui l'a aidé à s'inscrire à l'université. Chaque fois que des personnes telles Motti s'adressent à elle et sollicitent son aide, la détermination de Malkie à poursuivre son activité de soutien s'affermir.

- 8 Quant à Ytzhak Fine, talmudiste de talent qui faisait des conférences devant de larges publics séduits par sa brillante argumentation, il découvre petit à petit le monde, lorsqu'il se rend en Israël pour un séjour d'un an dans une *yeshiva*, académie talmudique. Il rencontre des gens de tout bord, notamment des juifs non religieux qui sont pourtant familiarisés avec les lois judaïques. Il découvre que tel rituel qu'il considérait comme unique dans le judaïsme compte des parallèles dans d'autres religions, et dérive en fait de rites païens. Ytzhak est resté religieux mais il est devenu un juif orthodoxe « moderne » ; il enseigne désormais dans une école orthodoxe, sans néanmoins pouvoir s'identifier culturellement et affectivement avec le milieu pratiquant non hassidique. Divorcé, car son épouse ne partageait pas son orientation, il réside toujours en quartier hassidique, où il porte le costume traditionnel ; il admet sans peine ses liens affectifs avec la culture hassidique.
- 9 Voici le cas de Leah, née et élevée dans la communauté Satmar, troisième de onze enfants. Petite fille, elle pose sans cesse des questions sur tout, elle est souvent punie, particulièrement parce qu'elle converse avec des non juifs sympathiques, tels le plombier italien ou le facteur noir. À dix ans, elle est agressée sexuellement par un adulte de sa communauté. Expulsée de son école hassidique lorsque le directeur apprend qu'elle a raconté cet incident, son père menace de la brûler avec une casserole incandescente si elle parle à quiconque de cette agression. Dès lors, elle est rongée par le désarroi et la peur. Dans sa famille, toutes les conduites sont fondées sur la crainte : pour chaque infraction aux règles, même accidentelle, on l'avertit qu'elle ira en enfer. Suivre les commandements ne constitue jamais une expression de gratitude envers Dieu, d'amour ou de joie : il s'agit seulement d'appréhension. Dès seize ans, elle travaille dans un bureau où le patron, hassid marié de quarante ans, lui fait une cour très explicite. Flattée, elle accepte quelque peu ses avances, malgré ses remords, mais finalement elle se marie à dix-sept ans, avec un jeune homme qu'elle a rencontré seulement durant trois quarts d'heures, afin d'échapper au milieu familial. Son mari s'avère plutôt compréhensif et accepte même d'aller au cinéma, d'acheter une télévision. Cependant elle reçoit bientôt des avertissements téléphoniques et écrits évidemment anonymes, la menaçant de mesures drastiques dans la communauté. Le mari est d'accord pour quitter leur quartier hassidique pour une autre partie de Brooklyn à population plus mélangée, mais leur mariage sombre et Leah se retrouve seule, dérape quelque temps dans la drogue et l'alcoolisme puis elle s'en tire, retrouve un travail et désormais elle envoie, avec l'accord de son ex-mari, leur fille dans une école orthodoxe « moderne » ; on y exige que le foyer de l'enfant observe les règles du sabbat et assure une alimentation cachère, mais sa condition de divorcée ne fait pas problème.
- 10 L'auteure dans ses conclusions observe, non sans raison, combien les réalités vécues du hassidisme peuvent être éloignées de son image mythifiée. Elle constate à quel point la peur et la honte jouent un rôle majeur dans la biographie des personnes rencontrées. Les non-conformistes sont obligés de mener une double vie. Elle pense qu'imposer des comportements par la frayeur et l'opprobre laisse supposer des faiblesses foncières

dans le système de croyance, mais la tolérance caractérise rarement les fondamentalistes, et c'est, à mon avis, aussi vrai pour le judaïsme que pour l'islam et le christianisme de ce type.

- 11 Ce livre, ne prétend certainement pas offrir une théorie des rebellions parmi les hassidim et l'auteure ne peut présenter des données statistiques concernant l'évolution des phénomènes qu'elle évoque. Néanmoins les tranches de vie qu'elle fait découvrir sont parlantes. On entrevoit vite quelques-uns des traits essentiels chez les rebelles : le caractère des individus concernés joue un rôle considérable, notamment leur curiosité pour le monde environnant, qui induit des questions, des explorations, et il y a leur capacité d'insoumission et de révolte. Les réactions dogmatiques de la famille, des parents surtout, et des autorités communautaires créent des tensions majeures qui mènent le plus souvent les rebelles à des situations de crise – divorce, perte d'emploi, drogue, etc. La peur du qu'en-dira-t-on, plus que la foi, est le moteur des réactions virulentes de la part des proches.
- 12 Il est clair qu'à New York, notamment, l'environnement offre matière aux curiosités des nouvelles générations hassidiques nées après la Seconde Guerre mondiale. Aussi malgré l'expansion évidente du hassidisme depuis 1945 (voir mon livre *La renaissance du hassidisme*, Paris 2004), celui-ci ne parvient pas à créer un vrai mur de séparation avec l'univers extérieur, tout proche, à quelques pâtés de maison seulement, sans oublier aujourd'hui le rôle d'internet, cette porte ouverte sur le monde – les nécessités économiques empêchant l'interdiction totale de son usage. Enfin, les dissidents en devenir découvrent qu'on peut être croyant, qu'on peut ne pas abandonner sa culture religieuse et la pratiquer dans d'autres contextes moins oppressants.
- 13 *Unchosen* ouvre certainement des perspectives inhabituelles et décapantes sur le hassidisme contemporain, souvent aujourd'hui trop aveuglément magnifié ; de lecture fort agréable, il mériterait une traduction en français